

Lilyon ESTELOCT
Chercheur à l'IFAN
Professeur à la
Faculté des Lettres

Colloque de Philosophie

Dakar - 1986

POUVOIR ET SACRE DANS TROIS MYTHES DU SAHEL

Il est banal d'affirmer que dans les sociétés archaïques, et singulièrement en Afrique la source du pouvoir politique est d'ordre magique ou religieux.

Dans les 3 mythes que nous proposons ici certes religion et royaute sont associées. De là à dire que l'une est la source de l'autre cela est discutable et l'étude de ces mythes nous permettra peut être d'y voir plus clair.

Et tout d'abord de quels mythes s'agit-il ? En voici les résumés qui ne sont bien entendu que des approximations, s'il est vrai qu'un mythe est composé de toutes ses variantes (Levi-Strauss).

Mythe 1 - Le Bida du Wagadou¹

Les Soninké venant de l'Est arrivent dans le Kingui avec à leur tête Dinga, roi-chasseur, et son peuple. Il combat puis s'allie avec les Djinns de la région. Il se marie et passe le pouvoir à ses fils, Xin et Djabé, ce dernier l'usurpant à son aîné par une procédure qui évoque exactement l'histoire d'Esau et Jacob.

Poursuivi par son aîné, Djabé s'exile jusqu'à un certain jour où lui échoient les tambours royaux.

(1) Nous avons 6 versions de ce mythe.

- 1 - version Charles Monteil 1921 ;
- 2 - version Tiondi Magassouba 1980 ;
- 3 - version Dantioko 1976 ;
- 4 - version Diarra Sylla ;
- 5 - version Abdoulaye Bathily in thèse d'Etat 1985 ;
- 6 - version V. Kamissoko 1972.

Il décide alors de quitter le Kingui pour chercher avec son peuple un autre lieu d'installation. Il va chercher conseil auprès d'une vieille hyène et d'un vieux vautour, qui les mènent au Wagadou sur le site de Koumbi.

là réside le génie Bida, lui aussi fils de Dinga et après contact, il accepte l'installation des migrants.

Le royaume sera prospère (pluies et or) contre le sacrifice d'une fille noble nubile chaque année, 40 ans de prospérité.

Au bout de cette période, Mamadou Sakho, le fiancé de la prochaine victime se révolte et tranche la ou les têtes du serpent Bida. Le royaume est détruit et les Soninké dispersés.

Mythe II - Le Tyamaba du Tékrour¹

Les Sall de Guédé racontent que leur ancêtre Boutor venant d'Egypte arrive dans l'Adrar. Il eut 3 fils Yellé Boutor, Barka Boutor, Birom Boutor. Yellé Boutor resta chez les Soninké de Dinga Kore le chasseur père de Djabé Cissé. Il s'installe à Gandé Galate dans la région de Galam. Birom Boutor naît avec pour jumeau un oeuf. Il part avec cet oeuf de Gandé Galate jusque dans le Toro. L'oeuf éclot à Guédé, c'est un python argenté, il mange poulets, moutons, boeufs.

Le Tyamaba a un interdit, il ne peut être vu par une femme. La femme de Birom transgresse l'interdit, Tyamaba s'enfuit et plonge dans le fleuve Sénégal. Conclut un pacte de protection mutuelle avec la famille de Birom et rend une partie de son troupeau à son frère. Le culte va s'instaurer à la suite de cette histoire.

Tôr signifie culte, le lamtôro est chef du culte de Tyamaba qui commence à Guédé et le lamtôro devient ainsi le nom du roi du Tékrour.

(1) version de Seydou Kane, chercheur à l'I.M.R.S. de Nouakchott.
Nous avons publié cette version ainsi que 11 autres dans le n° spécial de Notes africaines - IFAN - 1986.

Mythe III - Le Jalan Saa du Gabou¹

Mamba Koto Sané et sa soeur ont perdu leurs parents, et restent avec leur marâtre. Un étranger de passage prédit un grand destin à Mamba. Le marâtre le fait perdre en brousse par ses demi-frères.

L'enfant est sauvé par un caïman à qui il offre chaque jour des animaux de son troupeau. Le caïman se transforme en lézard, en python. Un jour le marâtre veut le voir, il la tue et se transforme en dragon, et disparaît. Le garçon lui tue des animaux mais le génie ne revient pas.

La soeur de Mamba offre alors de servir de sacrifice pour le serpent sacré, à condition que son fils à elle soit l'héritier de Mamba. Mamba Sané accepte, tue sa soeur, le serpent revient manger la soeur.

Mamba Koto Sané devint roi. Il devint roi à cause du serpent sacré. Ce serpent devint alors l'affaire de tout le Gabou, il appartient aux Sané et Mané, Sonko et Sagnang. On lui sacrifie chaque année une ñanco (noble) et c'est à partir de cette histoire que - chez les ñanco - le neveu hérite non plus de son père, mais du frère de sa mère, depuis le Gabou jusqu'au Sine.

*

* * *

Une première remarque s'impose à propos de ces trois mythes. C'est qu'il existe entre eux des analogies internes et sans doute aussi des rapports externes.

Parlons d'abord du rapport externe. La relation du mythe 2 (Tyamaba) au mythe 1 (Bida) est explicite, le texte disent clairement qu'un membre de la famille BA qui accouchera du Tyamaba s'est installé auprès de Dinga Cissé. Elle aurait vécu dans le Wagadou avant de venir dans le Galam puis le Tékrour (Guédé).

(1) version de Al Hadji Baye Konte, village de Birkama, 20 km de Banjul.

La relation entre le mythe 3 (Gabou) et le mythe 1 n'est pas mentionnée. Mais on peut l'induire en s'interrogeant sur l'anomalie de cette forme de succession (matrilineaire) au sein de la civilisation mandingue aussi bien que diola. Dès lors cette coutume doit venir d'ailleurs.

En poursuivant l'enquête on s'aperçoit que les cultes païens c'est-à-dire anté-islamiques sont, dans cette région, qualifiés de "soninké", et ce singulièrement pour ce culte au serpent toujours pratiqué dans des villages à l'Est de Banjul. On se demande donc si les "Socé" dont provient cette aristocratie et cette royauté, ne sont pas un groupe soninké antérieur à l'invasion mandingue qui eut lieu avec Taramaghan Traoré, lieutenant de Soundiata au 13ème siècle.

Depuis on désigne par le nom Socé tous les mandingues installés en Gambie, Bissao, Casamance. Mais il est assez bizarre aussi que les patronymes de ces Franco Sané et Mané n'existent point au Mali, tandis qu'on les retrouve au niveau de Bakel comme patronymes soninké.

Le peuplement mandingue a pu recouvrir un peuplement soninké dont demeurent du reste d'autres patronymes typiques du Wagadou comme Gassama, Sakho, Cissé, Camara, etc.

Nous voilà donc devant trois mythes dits en 3 langues et se présentant comme d'origine soninké, peule et mandingue, alors qu'il est raisonnable de penser qu'ils sont reliés entre eux par des rapports d'histoire, voire d'identité ethnique. Du reste ces mythes sont presque contemporains si l'on se rappelle que la chute de Wagadou intervient vers 12ème siècle, que les lamtoros Sall règnent à Guédé au 12è-13è siècle¹ et que le mythe du Gabou semble préexister à la conquête mandingue : fin du 13ème siècle.

(1) La chronologie est peu sûre. Si l'on se réfère à la chronique de Siré Abbas Soh, les lamtoros Bâh correspondent à la dynastie des Nann dont le nom peut venir de Magan, titre des rois soninké.

Si nous abordons à présent les analogies internes de ces récits, nous y rencontrons comme éléments communs :

- 1) une famille de migrants (Cissé, Ba) ou de sédentaires (Soné)
- 2) un génie : serpent python, ou caïman-serpent
- 3) un pacte entre un membre de la famille et le génie :

Djabé - Bida

Soné - Ninkinanka

Birom Boutor Ba et Tyamaba

- 4) la royaute résulte de ce pacte et fonde le Magadou.

Elle est concommittante dans le cas du Lamtôre de Guédé.

Elle est consécutive pour le Ênco du Gabou

- 5) la royaute disparaît lorsque le culte est transgressé

-----> chute de Magadou

- C'est moins clair dans le cas des Lamtoros et des Kabunké où la disparition semble liée à des phénomènes exclusivement extérieurs.

Nous savons par ailleurs, mais cela ne se trouve pas dans les mythes, que ces cultes se sont poursuivis après la royaute et sont encore en activité aujourd'hui :

- dans des familles de notables soninké et sonrhaï du Sénégal, du Mali et même du Niger
- dans certaines familles toucouleur, subalbe ou peul du fleuve Sénégal et du Mali
- dans des villages de provinces royales Kabunké en Gambie notamment.

Les cultes ne se sont donc pas éteints avec les pouvoirs qu'ils soutenaient, D'autre part, ils existent dans des groupes qui n'ont jamais eu de destin royal.

Que penser de tout cela ?

Il est certain que les mythes, dans leur façon de "dire" l'histoire, présentent toujours ces pactes (payés chers) comme cause du pouvoir, ou de l'accroissement du pouvoir. Ainsi Djabé est un prince errant, mais c'est le pacte avec le Bida qui fondera le royaume du Magadou.

Or, dans la réalité, et après enquêtes, on est autorisé à penser plutôt que une famille qui prend le pouvoir, transforme de simples cultes totémiques en religion nationale.

On a vu un phénomène similaire dans le culte des fétiches de la famille Coulibaly¹ que les dynasties de Ségou transformèrent en "fétiches publics".

Sans doute est-ce une dialectique : la réussite d'une famille est expliquée par la puissance de ses génies protecteurs, tout autant que l'ascension politique d'un leader promeut ses dieux locaux à un niveau collectif.

Ce qui est significatif de la pensée traditionnelle c'est que pouvoir et religion ou pouvoir et magie soient toujours associés dans les mythes, qui par là témoignent d'un raisonnement spécifique de nos civilisations féodales africaines.

En effet ces royaumes émergent de sociétés à castes très hiérarchisées où le pouvoir s'enracine plus facilement dans une force supérieure, que dans une volonté populaire. Le roi s'y trouve mieux fondé par le droit divin que par une élection démocratique.

Le mythe indique par là comment il convient d'interpréter les choses. Et c'est pourquoi le mythe a introduit ce lien de causalité entre le pacte numineux et l'autorité royale.

S'il est vrai que la fonction du mythe en matière de politique est essentiellement légitimante et justificatrice, ces 3 mythes sont bien conformes : ils obéissent au même schéma que des centaines de mythes d'origine des villages maliens et sénégalais qui sont en même temps mythes fondateurs de chefferies, où la famille régnante se trouve régulièrement confirmée dans cette position de supématie par un pacte initial avec le génie du lieu quel qu'il soit.

(1) voir L. Kesteloot : le mythe et l'histoire dans la fondation de l'empire de Ségou - in Bulletin IFAN tome 40, série B, n° 3, juillet 1978.

Le mythe royal donc, comme l'épopée du reste, secrète l'idéologie dominante, et sa fonction est de maintenir en place les bénéficiaires du pacte tout en rappelant - rappel et menace - la puissance occulte qui les a propulsés sur le trône. Il récupère le sacré à des fins politiques c'est un processus universel.

Et l'on peut conclure avec Pierre Ansart¹ que le mythe, en ce cas plus qu'ailleurs "assure simultanément la donotion du sens globalisant, l'explication du monde des choses et des hommes, et l'imposition contraignante du système des hiérarchies et des pouvoirs" (p. 27).

*

* * *

Mais indépendamment de l'utilisation politique qui est faite, consciemment ou inconsciemment, par les usagers de ces mythes royaux, on peut leur trouver une dimension philosophique, qui se prête à maintes autres spéculations, et c'est à cette dimension que nous allons quelque peu réfléchir à présent.

Car si l'au-delà du mythe, ses conséquences se laissent aisément interpréter en termes marxistes, l'en-deçà n'est rien d'autre que la métaphysique fondatrice d'une civilisation² ; or de tels mythes ne sont possibles, crédibles, que dans un univers dit animiste.

Nous avons naguère³ tenté un décryptage du mythe de Wagadou qui mettait en évidence l'affrontement de la religion locale et de la religion étrangère (islam) derrière l'affabulation sentimentale du fiancé qui combat le monstre. Nous ne reviendrons pas sur cet aspect.

(1) Pierre Ansart : Idéologies, conflits et pouvoirs Puf - 1977.

(2) Georges Gusdorf : mythe et métaphysique.

(3) Colloque de la SCoA - Bamako 1975 et colloque de Yaoundé sur la Tradition orale 1985. - Ce texte sera publié dans le Bulletin de l'IEPN.

Nous n'aborderons pas non plus le problème des origines ou celui de la vérité intemporelle que le mythe pose comme absolu. Mais nous nous attacherons plus modestement et plus concrètement à essayer d'élucider la nature des génies en cause, leur relation avec les humains, et leur symbolisme comparé à celui qui leur est attribué dans d'autres civilisations.

c) Et tout d'abord on aura remarqué que les trois génies de ces mythes sont des ophidiens ou des sauriens.

Ensuite qu'ils se présentent dans deux cas sur trois comme des "parents" des familles concernées.

Cette identification d'un génie chtonien avec la royauté existait déjà en Egypte où l'uræus figurait sur le diadème pharaonique. Mais en Egypte le serpent symbolisait la force occulte sous-terraine était contrecarré par les puissances célestes (Ra-soleil, Iris-lune, Horus-épervier, Thot-ibis).

Or l'absence de ces éléments ouraniens semblent caractériser nos civilisations schéliennes. Les dieux sont de la terre ou sous la terre, avec les ancêtres et les ancêtres peuvent en ressortir, devenir dieux, renaitre sous d'autres formes animales ou végétales, se transformer en génies protecteurs ou perturbateurs, tandis que les lieux de cet extraordinaire système de métamorphoses demeurent au niveau du sol du meso-cosmos¹. Le paradis en tout cas n'est pas dans les nuages.

Les représentations des Anges (aïlés), du dieu installé aux cieux, des Saints à ses côtés, sont venues en Afrique avec l'Islam et le Christianisme, qui manipulent une symbolique du eos et de la vie post mortem à vrai dire fort différente des symbolismes africains.

Si l'on jette un coup d'œil vers la Bible (vision d'Ezéchiel, vision de Moïse, Apocalypse) on remarque très vite que dominent les théophanies cériennes et lumineuses :

(1) pour reprendre l'expression d'Adama Sow.

Buisson ardent, nuée, colonne de lumière, Chérubens, aigles, chevaux de feu, Dieu apparaît sur un trône dans les nuages, au-dessus de la voûte céleste. Elie est emporté dans les airs. Mahomet aussi, est emporté auprès d'Allah après avoir traversé les sept cieux.

Les Grecs situent bien les morts aux Enfers, mais leurs grands dieux résident sur la montagne de l'Olympe, Zeus est un dieu céleste de même qu'Hercule, Athéna, et même Hermès qui fait l'aller-retour et la liaison avec le monde souterrain. Certes il y a de tout dans le panthéon grec, mais il existe une hiérarchie où dominent les divinités ouraniennes, hiérarchie que l'on retrouve en Egypte d'ailleurs depuis la suprématie du clergé d'Héliopolis sur les deux royaumes (3.000 av. J.C.).

Il s'ensuivra dans les mythologies méditerranéennes tout un arsenal de symboles (échelle de Jacob, Tour de Babel, Char d'Elie, Régase ailé, Ailes d'Icare, saut cérien de Ganimède...) qui expriment par l'archétype ascensionnel les tentatives de l'homme pour atteindre le divin.

De même dans l'iconographie chrétienne les saints prient en levant les paumes et les yeux vers le ciel, et leurs extases se manifestent par la lévitation ; Christ meurt, mais ensuite monte au ciel et la Vierge fait de même ; Simon, le styllite monte sur sa colonne pour se rapprocher de Dieu et y reste 40 ans.

Enfin les rois de France, participant de cette stratégie de l'élévation, furent enterrés dans les cathédrales qui elles aussi se perdent dans les hauteurs, tout comme les pharaons dans les pyramides qui pointaient vers le ciel.

A l'opposé de cette symbolique ascendante, la royauté africaine de droit divin était plutôt directement liée à la fécondité végétale (récoltes), à l'eau (puits, sources qui jaillissent du sol, et par voie de conséquences pluies), à l'or (qu'on trouve dans le sol et dans l'eau des rivières).

Ce n'est pas un hasard si tous ces reptiles sont "maître du sol", "maître de l'or" ou "maître du fleuve" (Djom Mayo) ou "maître des troupeaux", et qu'ils promettent toujours avec le commandement, l'abondance matérielle et naturelle.

Ils sont puissances directement liées à la glèbe terre et eau, ils y sont dans leur élément, ils y voyagent à l'intérieur alors que l'homme vivant est condamné à rester en surface. Ainsi trous, arbres, cavernes, termitières, puits, mares sont leurs temple-résidence. De là ils communiquent avec les deux mondes.

Bachelard, Durand, Guénon, Young ont suffisamment parlé de la symbolique du serpent pour qu'il ne soit pas indispensable de s'y attarder. Mais certes ils en ont mal distingué ces dimensions africaines, car les recueils de mythes à ce sujet n'étaient pas suffisants ou pas publiés.

Ils n'ont pu de même remarquer l'extension du symbolisme du saurien, fait très fréquent en Afrique de l'Ouest. Le même génie, en l'occurrence le Tyamaba, se manifeste parfois sous forme de python, parfois sous forme de varan, parfois sous forme de crocodile. Nous avons vu qu'il en est de même pour le Ninkinanka. Cela ne change en rien ses prérogatives. Car si le saurien est amphibie, l'ophidien est en principe terrestre. Mais s'il réside sur la terre c'est presque toujours près de l'eau et dans les mythes, il semble toujours avoir pouvoir sur les deux éléments (ex. le Bida).

Par ailleurs les attributions négatives du Serpent qu'on trouve depuis l'Egypte (Seth) jusque dans les civilisations indo-européennes (Typhon, chez les Grecs, Ahriman chez les Babyloniens, Nounibaba à Sumer, Vrtra en Inde, sans oublier Satan et Sheytan chez les judéo-islamo-chrétiens) semblent ici totalement absentes.

Pas de conflit significatif et moralement connoté des indices "Bien-mal" entre le serpent et l'oiseau¹ (Seth contre Horus en Egypte) le serpent et la femme (Genèse) le serpent et le soleil (Typhon-Apollon ; Sol Nardouk et Ahriman), le dragon et le Saint (St Michel, St Georges).

En Afrique la lutte contre le génie entraîne au contraire la chute du royaume. Nos cultes de serpent ne sont jamais ressentis comme "infernaux" ou "démoniaques" ; dans le Schel ils ne semblent pas non plus liés aux orgies ou aux possessions. Ces dieux serpents sont assez débonnaires, assez bons princes, bien qu'exigeant il est vrai, parfois, des sacrifices humains.

Mais le sacrifice humain est lié aux rites d'"attache-roycuté"² plus qu'aux cultes de serpent. Même si les cultes royaux ont des divinités non-serpentaires, on retrouve ces sacrifices humains d'albinos (mandingue) ou d'étrangers (Baoulé, guéré, Yoruba).

Par contre légions sont les cultes de serpents pacifiques qui se contentent de lait et de bouillie de mil. Aussi nous réfutons l'affirmation de A. Villiers qui généralise un peu vite : "Les serpents sont certainement les animaux envers lesquels les humains primitifs ou civilisés montrent la plus vive répulsion..."³

b) En fait de répulsion nous sommes plutôt frappés par cette familiarité avec l'ophidien dans les régions sahéliennes, Familiarité qui va jusqu'à la parenté directe,

(1) Jean-Pierre Walter dans "Psychanalyse des rites" parle de ce conflit si fréquent dans le monde grec archaïque comme symbolisant la lutte entre les cultes orgiaques de la Grande Déesse (Démeter, Dyonisos, Thalie, etc) et les cultes plus intellectualisés du Grand Dieu (Zeus, Apollon) ; le serpent étant l'un des symboles classiques de la Grande Déesse.

(2) Voir dans l'histoire des royaumes bambara, et aussi l'épisode de Ndiior Fatim Golègne dans l'épopée du Kayor,

(3) A. Villiers : "Les serpents de l'Ouest africain", éd, IFAN-Dakar,

Car et c'est peut être l'aspect le plus fascinant et le plus mystérieux de cette mythologie, ces génies-animaux sont aussi souvent des "parents". Tyamaba est jumeau d'un homme né de la même mère. Rida de son côté n'est-il pas fils de Dinga avec une djinn et donc demi-frère de Djabé ? Et combien de Fangols séries ne sont-ils pas des ancêtres serpentifiés ?

Il y a là un chemin de la pensée traditionnelle sur laquelle nous aimerions voir réfléchir les philosophes. Pourquoi ce choix préférentiel pour le reptile, pour la parent reptile, en amont (ancêtre), en aval (enfant) ? Pourquoi cette alliance fréquente au point de l'introduire dans la sacrée chaîne des descendants, et cela dans des sociétés où les castes sont si soucieuses des mésalliances et de la pureté du sang ?

Pourquoi le serpent et pas le singe, plus proche de l'homme, ou l'antilope plus gracieuse, ou l'oiseau plus mélodieux ?

Ceci nous semble important dans la mesure où ces totemismes sont en même temps des cultes, et sont vécus comme réalités profondes. Les totemismes ne servent pas seulement à "classifier" les lignages comme le pensait Levi-Strauss :

Il est vrai que le même Levi-Strauss a écrit en substance que les mythes dissimulent la "pensée sauvage" autant qu'ils la révèlent et nous voici peut-être arrivés à ce qu'ils dissimulent !

Il vient toujours un moment où l'on bute au mystère et c'est ici que nous nous arrêterons conscient de n'avoir fait qu'introduire une problématique que des études ultérieures arriveront peut-être un jour à élucider.